

Vie et miracles de sainte Gertrude, patronne de Nivelles





SAINTE GERTRUDE
DE NIVELLES.

*d'après une sculpture adossée à une colonne de
portail, dans la partie la plus ancienne de l'église
Sainte Gertrude, à Nivelles.*

VIE ET MIRACLES
DE
SAINTE GERTRUDE,

PATRONNE DE NIVELLES.

TRADUCTION NOUVELLE,

AVEC NOTES, ETC.,

PAR M. L'ABBÉ "".



NIVELLES,

Chez RAHN-DESPRET,
PAPETIER, RELIEUR ET FABRICANT DE REGISTRES,
rue des Canonniers, n° 10.

1868.

—
PROPRIÉTÉ.
—

INTRODUCTION (1).

AUX LECTEURS.

L'amour de Dieu me fait croire d'une manière ferme et inébranlable , que les âmes qui soupirent après le ciel et veulent quitter les richesses du monde pour obtenir les biens éternels , peuvent recevoir de grands encouragements de la foi , de la vie , des exemples des Saints et des Saintes. Aussi est-ce pour l'édification du prochain et son avancement spirituel , que j'écris ou je publie ces mots , quelque courts qu'ils soient : car qu'y a-t-il de plus propre que les exemples des Saints nos devanciers , à chasser les ténèbres de la conscience

(1) La vie de sainte Gertrude , telle que nous la donnons , a été écrite par un des deux religieux qui avaient eu accès au monastère après la mort de la sainte. C'est le compagnon de Rinchinus , d'après une chronique postérieure ne faisant que développer la leçon primitive , qui en est l'auteur.

Une partie de l'Introduction est tirée du manuscrit de Christine , reine de Suède.

par la pleine lumière de l'amour et de la divine composition ? Puissé-je donc , avec l'aide de l'Esprit Saint , auteur de toutes choses , pénétrer vos cœurs en vous parlant des mérites et de la vie de cette bienheureuse servante de Jésus-Christ , mère Gertrude , qui a toujours vécu d'une manière parfaite selon le cœur de Dieu et les lois de sa règle. Je ne dirai que ce que nous avons vu , ou entendu de témoins dignes de foi , à la demande de l'abbesse Dominique et du monastère de Nivelles , que dirigeait sainte Gertrude.

Que le Christ m'assiste !

PRÉFACE.

La *Vie de sainte Gertrude* que nous offrons aujourd'hui au public, n'est pas une œuvre d'érudition; c'est plutôt un acte de piété. Au moment solennel du Jubilé que la ville de Nivelles va célébrer, nous avons voulu satisfaire la légitime curiosité des fidèles, qui demandaient avec empressement à connaître d'une manière plus intime les traits principaux de la vie de la sainte, et raviver la dévotion qui a toujours entouré le nom si populaire de Gertrude. Aussi, lorsqu'on nous a suggéré la pensée de faire un travail sur la patronne de la ville, n'avons-nous songé nullement à prendre place

parmi les historiens, ni à faire des révélations inattendues sur un siècle ignoré.

Certes, il eût été très facile de composer un fort volume, en dépeignant les mœurs des monarques francs, l'état de la société au septième siècle, et d'écrire ainsi un vaste ouvrage à propos de sainte Gertrude; mais nous avons préféré nous borner à ne parler que d'elle, et n'envisager la fille de Pepin de Landen, que sous le rapport éminent de la sainteté.

Ici une double voie s'ouvrait devant nous. Nous eussions pu, en confrontant tous les manuscrits qui ont été publiés, faire une histoire nouvelle, tâcher d'y mettre l'ordre et la suite nécessaires; nous eussions pu même donner au style plus d'élégance et d'éclat : nous ne l'avons pas voulu. Il nous a paru plus convenable de choisir parmi les documents anciens, la *Vie* la plus authentique, et de nous contenter de la traduire fidèlement, en y ajoutant simplement quelques notes, avec l'histoire de plusieurs miracles, postérieurs au temps de l'écrivain primitif. Ainsi, avons-nous pensé, nous éviterons le roman religieux, où l'écrivain s'expose beaucoup à tomber, lorsqu'à douze siècles d'intervalle,

il prétend faire des retouches et changer les couleurs, et nous donnerons à notre récit plus de valeur, en lui conservant ce cachet d'antiquité qui fait taire le doute et la légèreté.

Nous nous effaçons donc complètement devant ce vieux biographe qui a fait le charme de nos ancêtres, et dont la simplicité, éloignée de tout esprit de flatterie et de la passion du merveilleux, est la plus belle preuve de sincérité et de véracité.

Quel est ce biographe ?

La tradition du monastère de Nivelles disait que c'était le compagnon de Rinchinus, qui avait été appelé avec lui dans le cloître de la maison, pour consoler les religieuses abattues par la mort de la sainte. Nous le croyons très volontiers, et le silence qu'il a gardé sur son nom par modestie, en est un sûr témoignage. Cependant nous n'oserions soutenir que toute la narration fût de la même main. On dirait que le récit du compagnon de Rinchinus a été renfermé dans un travail subséquent, où l'on a compris les premiers miracles arrivés au tombeau de la sainte. C'est ce que paraît indiquer la formule qui termine le chapitre VII, et qui se met ordinaire-

ment à la fin d'un ouvrage. Toutefois, qu'il y ait une ou deux mains dans cette *Vie*, il ne faut pas la reculer au delà du septième siècle : elle a été écrite sous l'abbesse Agnès très probablement, entre la visite de sainte Begga et le miracle de la résurrection du fils de la princesse Adèle, en 696. Autrement, comment comprendre son profond silence sur un fait qui a dû émouvoir tout le pays ?

Si l'on nous demandait de quelle région était l'auteur de la notice, nous répondrions sans hésiter : de l'Irlande. Tout le monde sait quel rôle admirable ont joué les Irlandais dans la conversion des peuples de l'ancienne Gaule ; sainte Gertrude les avait appelés auprès d'elle ; ce sont Folian, Ultan, Fursy. Rinchin paraît porter également un nom Irlandais. Or, qui ne reconnaît cet accent national de l'enfant de la Verte Erin, dans cette date de la mort de sainte Gertrude le jour de saint Patrice ? C'est bien le langage du Celte enthousiaste qui voit partout le nom magique de l'apôtre de sa patrie, et dont le souvenir ardent le poursuit jusque dans les sombres forêts de l'Amérique. Non que nous voulions contester que sainte Gertrude soit morte le 17 Mars ; Dieu

lui a sans doute donné cette grâce de mourir le jour de saint Patrice, à cause de sa grande dévotion ; mais le soin même qu'a pris l'écrivain de rapporter minutieusement les circonstances de la prédiction de saint Ultan, nous révèle un Irlandais, jaloux de la gloire de l'Irlande. De plus, ce détail, inaperçu jusqu'ici, confirme la haute antiquité de la *Vie de sainte Gertrude* ; deux siècles plus tard, il ne s'expliquerait guère : l'influence saxonne remplace généralement en Belgique l'élément irlandais.

D'ailleurs, tout est conforme à la vérité dans la *Vie de sainte Gertrude* : il n'y a pas un seul point qui ne soit appuyé sur l'histoire et l'archéologie. Les Frisons ne sont pas encore vaincus et soumis : aussi ne voyons-nous le territoire de Pepin de Landen s'étendre que jusqu'à la Frise ; Pepin de Herstal vit, puisque son successeur n'est pas nommé : mais le narrateur passe brièvement sur les faits compromettants de l'époux adultérin d'Alpaïde ; quel silence dédaigneux ! Voilà bien les églises appelées dans le style du temps, des basiliques ! Saint Pierre a conservé son patronage ; il y a un cloître dans le couvent, les prêtres n'y peuvent pénétrer que

pour une absolue nécessité ; et ces voyages en Irlande pour rapporter des manuscrits , n'est-ce pas dans le goût de l'époque ! Que dire maintenant de cette intervention de saint Amand dans la fondation du monastère de Nivelles , précisément lorsqu'il était évêque de Maestricht ? serait-il possible à un faussaire d'être aussi exact dans ces siècles éloignés ? Si le chroniqueur ne rapportait pas des événements dont il a été le témoin , il se serait trouvé souvent en défaut : il aurait confondu , par exemple , la prise de voile de veuve de sainte Ilte avec la cérémonie de la consécration de sainte Gertrude à la virginité.

On peut donc affirmer avec certitude , que la *Vie* de la patronne de Nivelles a pour elle toutes les garanties de la science la plus difficile ; c'est un irrécusable témoignage dont le temps a éprouvé la force , et dont le moyen-âge a proclamé la valeur en l'écrivant en lettres d'or et d'argent sur la magnifique châsse , qui le redit encore tous les jours au monde.

Nous avons conservé les divisions par chapitres qui se trouvent dans A. Ryckel. Des critiques pourraient les trouver assez peu rationnelles ; et néanmoins nous les avons maintenues , afin de

faciliter la recherche des citations faites par divers auteurs.

Pour les dates, nous avons adopté le système des Bollandistes, que nous croyons le seul fondé, et qui a été adopté d'ailleurs par les meilleures autorités, telles que le chanoine David, Mgr Namèche et le père Smet. Quand des hommes ont parcouru tout le domaine de l'histoire, en éclaircissant la plupart des faits obscurs à la suite de longues et savantes recherches, il nous paraît excessivement léger de renverser d'un mot tout le fruit de leurs études. Nous avons été surpris dernièrement de voir fixer la date de la mort de Pepin de Landen à 659, sans être troublé pourtant : car on sait qu'au septième siècle, les années se comptaient depuis le mois de Mars. Dans ce système, le mois de février 659 répond à notre mois de février 640.

Il est un nom que nous ne sommes pas sûr d'avoir bien rendu : c'est celui de Clodolphus. Comme *Arnulphus* s'est transformé en *Arnould*, nous avons cru, par analogie, que *Clodolphus* devait se traduire, en langue vulgaire, *Cloudoud*, et *Cloud'* par abréviation. Si nous nous sommes trompé, du moins le lecteur en est averti : qu'il

abonde dans son sens.

Puisse notre travail, si humble qu'il soit, et que le temps, du reste, ne nous a pas permis de rendre plus considérable, être bien accueilli par les âmes pieuses auxquelles il est destiné, et faire naître quelques-uns de ces admirables dévouements, tout entiers à la cause de Dieu et de l'Eglise! Sainte Gertrude a eu une part magnifique dans l'œuvre de la civilisation chrétienne : elle a contribué à détruire le paganisme brutal et voluptueux qui avait encore de profondes racines dans le sol belge au septième siècle, et a pris, l'une des premières, la glorieuse initiative de l'éducation de la femme : près d'elle ont été élevées Gudule, Pharaïlde et tant d'autres princesses qui ont sauvé notre patrie de la barbarie des idées. Dieu veuille que cet exemple, parti de si haut, accompli avec bonheur, enflamme encore aujourd'hui tant de jeunes filles qui ignorent leurs destinées sublimes, et les engage à mettre au service de Dieu les grâces de la jeunesse, la délicatesse de leurs sentiments généreux, et l'influence si douce de leur bonté naturelle! Dans ce siècle si agité, où fermentent tant de détestables passions, l'Eglise a besoin de ces asiles où viennent se réfugier les

âmes les plus pures, et dont on peut dire ce que disaient les gens de Poitiers, au septième siècle :

« Voilà l'arche construite près de nous contre le tourbillon des passions et le déluge des crimes. »

LE TRADUCTEUR.

PREMIÈRE PARTIE.

I

Pepin⁽²⁾, fils du très-noble prince Karloman qui, sous les rois Lothaire et Dagobert, gouvernait avec le bienheureux Arnould le vaste pays compris entre la forêt Charbonnière, la Meuse et la Moselle jusqu'aux bords de la Frise, était le père de sainte Gertrude; elle eut pour mère Itte⁽³⁾ et pour frère Grimoald, qui, avec l'aide de saint Cunibert, évêque de Cologne, succéda, sous le roi Sigebert⁽⁴⁾, au gouvernement de son père. Sa sœur, appelée Begga, épousa Ansigise, fils d'Arnould. Leur fils Pepin⁽⁵⁾ est devenu maire du palais. Aldegonde et Waudru, beaucoup

(2) Pepin de Landen, maire du palais sous les rois Clothaire II et Dagobert I^{er}.

(3) Itte, Itta ou Iduberghe.

(4) Sigebert II avait confié son fils à Grimoald; celui-ci le fit conduire en Irlande, et proclamer à sa place son propre fils, qu'il nomma Childebert. Les Francs se vengèrent en livrant Grimoald à Clovis II, qui le mit à mort (656). Wulfetrude pleura longtemps la faute de son père, qui dut profondément affecter Gertrude.

(5) Pepin de Herstal, qui mourut en 714.

d'hommes et de femmes de ce temps, étaient liés avec elle, non-seulement par le sang, mais par leur manière de vivre et par leur piété. Nous n'en dirons rien, car nous avons hâte de décrire la vie de notre sainte religieuse.

Pendant son enfance⁽⁶⁾, passée à la maison paternelle, sa mère Itte l'instruisait jour et nuit dans la loi de Dieu, autant que le permettait un âge si tendre; aussi, aimée de Dieu et des hommes, surpassait-elle en instruction et en sagesse tous les enfants de son temps.

Pendant un voyage de Dagobert ⁽⁷⁾ à travers ses Etats, Pepin donna un festin magnifique, auquel il invita le roi et d'autres convives, au nombre desquels était le fils d'un grand d'Austrasie. Le jeune homme, épris d'amour

(6) Sainte Gertrude naquit en 626, d'après les meilleures autorités. Voici les bases de l'assignation de cette date :

La Vie de la sainte dit qu'elle avait 14 ans à la mort de son père, et qu'elle mourut un dimanche, 33 ans après sa naissance. Or, Pepin mourut en 640, et l'an 659, date de la mort de sainte Gertrude, le 17 Mars est justement un dimanche. Donc elle vit le jour en 626.

Ce qui confirme d'une manière évidente cette opinion, c'est le récit du miracle opéré sous Charlemagne, en 786. On y confond la 15^{me} année du règne de l'empereur, avec la 127^{me} année depuis la mort de sainte Gertrude. Or, il se fait que ces paroles n'auraient aucun sens, si elle n'était pas morte en 659, et qu'elles concordent parfaitement avec l'ensemble des faits que rapportent les chroniqueurs. Seulement, il faut admettre que le biographe de la sainte, qui vivait en Austrasie, a voulu dire : la 15^{me} année du règne de Charles en Austrasie. Tout est clair alors. On ne saurait guère attribuer ce merveilleux accord à une supercherie d'auteur, car nous ne pensons pas que le chroniqueur ait attaché grande importance à la chronologie; le principal, c'était la vie même de la sainte.

(7) Dagobert mourut en 658, n'ayant que 36 ans.

pour la jeune fille, la demanda au roi et à ses parents. Pepin, alléguant d'abord le consentement de la mère, voulut sonder l'esprit de Gertrude; il la fit venir, à la prière du roi et des grands de la cour. On l'interrogea pour connaître ses intentions : voulait-elle pour époux un jeune homme d'une haute noblesse et de grande fortune, couvert de pierres précieuses et brillant d'or et de soie? — « Ni celui-là ni aucun autre homme; je ne veux pour époux que le Christ immortel ». Tous ensemble, le roi et les convives, furent frappés de cette réponse; le jeune homme alors se retira confus, et la mère s'en allant avec sa fille, on comprit quelles étaient ses intentions.

II

Quatorze ans après la naissance de Gertrude, Pepin mourut. Celle-ci s'attacha à sa mère, demeurée veuve, en gardant le précepte de l'apôtre, qui ordonne aux enfants de se soumettre en tout à leurs parents : *Enfants, obéissez en tout à vos parents*. C'est dans cette pensée qu'elle donnait tous ses soins à sa mère, et qu'elle cherchait à imiter son sage esprit, mûri par l'expérience. Il n'y avait rien en elle de jeune ou d'enfantin; s'abstenant avec soin des jeux de ses compagnes, elle fréquentait les églises, servait les pauvres, comme elle le pouvait, ouvrait en un mot son cœur à toutes les inspirations divines.

Tandis que cette aimable servante de Dieu faisait chaque jour de grands progrès dans la vertu, et que sa respectable mère réfléchissait profondément à mettre ses des-

seins à exécution , Amand , vénérable évêque , qui avait une grande réputation de sainteté , vint dans son palais. Itte lui exprima le désir de recevoir de ses mains le voile sacré , et de changer son palais en monastère. C'est ce qui eut lieu , et non-seulement elle se donna elle-même à Dieu , mais encore tous les biens qu'elle possédait.

L'ennemi du bien , le diable envieux , voyant que ces amies du Seigneur marchaient heureusement au but qu'elles désiraient , craignant , ce qui arriva en effet , que leur zèle n'augmentât la gloire de Dieu et ne diminuât la sienne , souleva de si grandes colères , qu'on eût dit que tout se déchaînait contre elles. Que d'infamies et de tracasseries elles ont dû supporter , ce serait trop long à rapporter. Car elles virent s'élever contre leurs projets tous ces hommes cupides qui convoitaient les biens qu'elles avaient donnés au Créateur du monde ; bien plus , elles furent encore poursuivies par ceux qui voulaient rechercher la main de Gertrude. Aussi la vénérable Itte , appréhendant les suites de toutes ces intrigues , préféra enlever à sa fille les charmes que la nature lui avait donnés , plutôt que de la voir violer son vœu. Elle lui enleva donc elle-même , au moyen d'un fer , les cheveux de la tête , et cette vierge défigurée aux yeux du monde , elle la rendit belle au regard de Dieu.

Considérez maintenant quel était l'esprit de cette femme , qui faisait si peu de cas de la beauté de sa fille qu'elle n'eut pas honte de la lui ravir de ses propres mains , que dis-je ? qui s'en félicitait et s'en glorifiait ! Admironz aussi l'esprit de cette tendre vierge qui méprisa pour l'amour de Dieu ces frivoles ornements de la tête , afin d'en recevoir de plus

beaux et de plus magnifiques de la main de l'Epoux immortel.

Ce trait mit fin à toute poursuite : ceux qui la recherchaient pour s'enrichir, voyant le profond amour divin dont brûlaient ces deux âmes, et la protection qui leur servait de bouclier, demandèrent la paix, et louèrent ce qu'ils blâmaient auparavant. La haine fit place à la concorde, et l'amitié fut aussi vive que l'avait été la jalousie. Ce qui les décida surtout à cesser leurs intrigues, c'est cette grande piété de Gertrude, et ce profond dégoût du monde. Depuis lors, unis par les plus purs sentiments de la charité, ils l'honorèrent d'une profonde affection.

III

Bientôt (s) la vénérable Itte, après avoir, dans une grande cérémonie religieuse, fait prendre à sa fille le voile sacré, ayant remarqué sa profonde religion, la plaça à la tête du monastère de Nivelles.

(s) La plupart des auteurs, Mabillon, Labbe et Perierus, fixent la consécration de sainte Gertrude à l'an 647, lorsque la lettre dominicale était G, un dimanche, le 4 des nones de Décembre. Ce qui confirme cette opinion, c'est que saint Amand était probablement évêque de Maestricht lorsqu'il vint à Nivelles. Les actes de saint Modoald, évêque de Trèves, le disent en toutes lettres. Or, saint Amand ne fut évêque que trois ans, à partir de 647.

La jeunesse de Gertrude ne doit pas étonner, puisque les chroniqueurs disent positivement que Wulfetrude fut nommée abbesse à l'âge de vingt ans.

Gertrude avait une extrême réserve dans ses mœurs, beaucoup de délicatesse d'esprit ; elle était sobre dans sa nourriture, modérée dans ses discours. Large dans ses aumônes, jeûnant avec austérité, elle était très assidue à l'oraison. Elle brillait surtout par la charité, soignant les pauvres et les pèlerins. Qui ne sait combien elle s'entendait à donner en tout à ses inférieurs des exemples de vertu, convenable avec toutes, se faisant leur égale, plus humble que les plus jeunes, plus expérimentée que les plus âgées, plus douce que les plus modestes, plus magnifique que les plus riches ? Elle amassa pour le monastère une belle collection de livres pieux, ainsi que de superbes reliques de Saints, qu'elle faisait venir non-seulement des lieux les plus rapprochés, mais d'au-delà les mers, de l'Irlande même, où elle envoya des hommes de confiance.

C'est au milieu des progrès que toutes deux faisaient dans la vertu, la mère et la fille, qu'Ite décéda (9) ; elle avait soixante ans, et elle mourut dans le monastère de Nivelles, après avoir survécu douze ans à Pepin. Son corps reçut au monastère une magnifique sépulture, dans la basilique Saint-Pierre.

IV

A la mort de sa mère, Gertrude, voyant tout le poids du gouvernement retomber sur elle, songea à en diminuer le

(9) 652.

fardeau, afin de s'adonner davantage aux exercices de la vie contemplative. Elle choisit avec soin des hommes instruits et capables, ainsi que quelques mères spirituelles, pour partager avec eux les charges de la communauté. Ayant réalisé ses desseins, elle se mit à étudier les Saintes Ecritures avec tant d'ardeur, qu'elle savait presque par cœur toute la Bible. Elle construisit aussi complètement des basiliques de Saints, où elle établit de beaux bénéfices. Elle avait une si grande sollicitude pour les orphelins, les veuves, les captifs et les pèlerins, se faisant la débitrice de tous, qu'elle leur donnait chaque jour la nourriture avec largesse et vif amour.

Je crois qu'il est beau de rapporter le témoignage que Dieu voulut rendre de sa foi, non-seulement à elle-même, mais au monde. Priant un jour dans l'oratoire du bienheureux martyr Sixte, elle vit subitement sur sa tête un globe de feu si brillant, que toute l'église paraissait éclairée comme en plein jour. Cette lumière, après avoir duré l'espace d'une demi-heure, disparut avec le temps, par degrés. Dieu, se ressouvenant vraiment de la parole qu'il avait dite aux Apôtres : « Vous êtes la lumière du monde », daigna non-seulement faire briller sa servante de lumières spirituelles et invisibles, mais la rendre célèbre par un miracle de sa puissance, de sorte que ce globe de feu, descendu du ciel, servit perpétuellement de témoignage divin de sa vertu. Si ce fait extraordinaire paraissait incroyable à quelqu'un, qu'il sache que Gertrude en faisait elle-même le récit, qu'a confirmé d'ailleurs le témoignage de tous ceux qui l'ont vu. Pour en douter donc, il faudrait d'abord supposer que cette vierge ait voulu mentir à ce

sujet ; mais qui aurait cette malice et cette méchanceté ?

V

A une autre époque, Gertrude avait envoyé, pour l'utilité du monastère, quelques personnages dans un pays d'outre-mer. Ils naviguaient dans le plus grand calme, lorsqu'un grave péril les effraya tout à coup. Ils en furent heureusement délivrés par la bonté de Dieu et les prières méritoires de notre pieuse vierge.

Ils voyageaient donc tranquillement en pleine mer, lorsqu'ils virent subitement, dans le lointain, un objet qui ressemblait tout à fait à un gros vaisseau. Cette masse se rapprochait d'eux, soulevant de hautes vagues et des colonnes d'eau. On reconnut bientôt que c'était un monstre marin. Les matelots effrayés, ayant déjà la mort devant les yeux, se mirent en prières : les païens invoquaient le secours de leurs dieux ; les chrétiens envoyés par Gertrude, imploraient le saint nom du Seigneur. L'un d'eux s'écria même à haute voix : « Gertrude, servante de Dieu, secours-nous, selon ta promesse ! » Il répéta trois fois ce cri, et aussitôt le danger disparut. On put alors, la même nuit, aborder en paix le port voisin.

Quelques années après, usée par le jeûne et les autres mortifications, surtout par les veilles, Gertrude sentit ses forces s'épuiser. Ayant été d'ailleurs avertie par une révélation que son passage sur la terre ne serait plus long, elle déposa sa dignité d'abbesse, d'après le conseil de la congrégation. Elle confia sa charge à sa nièce Wulfe-

trude (40), en l'exhortant à diriger avec soin le monastère, à soulager les pauvres, et à avoir une charité sincère envers Dieu et le prochain. Cette religieuse accomplit exactement ces touchants conseils (41).

VI

Après sa démission volontaire, tout le reste du temps qu'elle passa sur la terre, environ trois mois —, Gertrude le consacra à la méditation et à la lecture des saints livres. Elle demandait sa dernière heure avec tant d'instance, qu'on eût dit qu'elle allait passer d'une prison sur un trône, de la mort à la vie, des ténèbres à la lumière, de la misère aux richesses d'un empire. Et réellement elle

(40) Wulfetrude eut beaucoup à souffrir, au commencement de sa dignité, de la part des princes. Des évêques mêmes l'engagèrent à abdiquer. On chercha à la déposer, mais la sagesse de sa conduite triompha de l'animosité de ses ennemis.

Au 17^{me} siècle, son corps reposait sous l'autel de sainte Gertrude, et il y repose probablement encore.

(41) Lorsque saint Bavon mourut (657), son âme apparut à sainte Gertrude, lui ordonnant d'envoyer des vêtements pour ensevelir son corps. Ce point est tiré de la *Vie* de saint Bavon, qui était d'ailleurs de la famille de Gertrude.

Nous devons dire aussi un mot de la prétendue fuite de sainte Gertrude en Franconie. Les Bollandistes regardent cette fuite comme une fable. On a appliqué à la patronne de Nivelles l'histoire d'une autre Gertrude, vivant du temps de Charlemagne. La *Vie* que nous avons traduite et qui est la plus ancienne, ne fait pas la moindre allusion à cet incident; elle suppose au contraire le séjour permanent de Gertrude à Nivelles.

agissait dans cet esprit. Elle ne voulait plus avoir aucune joie sur la terre, ni donner à son corps aucun repos. Les jeûnes, les afflictions, les veilles, les prières, un cilice austère, tels étaient ses moyens de réclamer l'assistance divine. Dans les derniers instants, sa plus vive recommandation était de ne revêtir son corps que de son cilice, et de ne lui couvrir la tête que d'un voile très commun, qui venait de lui être donné par une sainte religieuse étrangère. Elle voulut cependant qu'on y ajoutât la grossière étoffe qui cachait le cilice. C'était son opinion que les choses superflues ne servaient pas aux morts, s'appuyant en cela sur plusieurs autorités. Lorsque le moment de sa délivrance approcha, sans aucune crainte, tout en implorant le secours des Saints, elle résolut d'envoyer quelqu'un à un étranger de grand mérite, nommé Ultan, afin qu'il l'aidât à sortir de ce monde avec plus de sécurité et plus de joie. Un des frères fut appelé : « Allez, dit-elle, chez l'étranger Ultan, qui demeure au monastère de Fosse; vous lui parlerez ainsi : « Gertrude, l'élève du Christ, m'a envoyé » vers votre sainteté, pour connaître le jour de sa mort, » si toutefois Dieu daigne vous le révéler. » Le frère y alla, remplit son message, et reçut cette réponse : « Allez vite, frère; dites ces mots à Gertrude : « Demain, dix-sept » Mars⁽¹²⁾, au milieu de la solennité de la messe, vous » rendrez à Dieu votre âme, qui lui est si chère. »

(12) Le xvi des calendes d'Avril.

VII

Le messager, embarrassé de la nature de cette réponse, cherchait à savoir si c'était l'esprit de Dieu qui lui avait révélé cette prédiction. Ultan reprit : « Que m'interrogez-vous davantage? Allez, et annoncez à Gertrude qu'elle mourra demain. Vous lui direz en même temps qu'elle ne craigne point, qu'elle n'ait aucun effroi; saint Patrice, dont elle a tant aimé la patrie et les enfants, accourra au devant d'elle, avec les anges de la cour céleste. »

A son retour, le frère rapporta toutes ces paroles à l'heureuse vierge. Celle-ci, d'une joie extrême, remercia Dieu de l'avoir consolée par un de ses serviteurs, et toute radieuse des promesses de ce saint prêtre, elle passa toute la nuit avec d'autres sœurs, sans prendre aucun sommeil, attendant sa dernière heure en récitant des psaumes et des prières. Le lendemain, pendant la solennité du saint sacrifice, après avoir reçu le corps et le sang de notre Seigneur, elle rendit au Ciel son âme absorbée par une contemplation divine; c'était le dix-sept Mars, et dans la trente-troisième année de son âge.

Il y avait en ce moment (13) dans la clôture, deux

(13) Cabassut, en nous donnant les règles sévères des Conciles de cette époque touchant la clôture des couvents, nous révèle que les églises des religieuses étaient bâties dans la partie cloîtrée du couvent, et destinées à leur seul usage. Les prêtres qui y disaient la messe, devaient se retirer aussitôt après. Il est donc probable que l'escalier que l'on voit sous la coupole de la

frères qui venaient apporter aux religieuses les consolations de leur ministère. L'un deux, qui se nommait Rinchinus, sentant une odeur divine, dit à son compagnon : « Sentez-vous quelque chose ? — Que puis-je sentir, dit l'autre, si ce n'est les larmes et la douleur des cœurs ? » Mais tandis qu'ils parlaient, voilà qu'une odeur suave pénètre leurs organes en réjouissant leurs cœurs. Ce parfum demeura jusqu'au moment où le corps fut confié à la sépulture.

Gertrude fut ensevelie dans la basilique de Saint-Pierre, prince des Apôtres, à l'endroit qu'elle avait choisi. C'est là qu'on obtient continuellement de grandes faveurs, qui tournent à la louange et à la gloire de Dieu, à qui d'ailleurs appartiennent la gloire, la piété, l'honneur, la puissance et l'empire dans les siècles des siècles. Amen.



tour, servait de communication entre l'église et l'oratoire des religieuses pour l'accomplissement des devoirs religieux nécessaires.

DEUXIÈME PARTIE.

Miracles de sainte Gertrude.

VIII

Nous voyons beaucoup d'hommes mener ici-bas une vie angélique : quelle en peut être la cause ? C'est que tout en vivant dans un corps , leur esprit et leur âme sont fixés sur leurs intérêts éternels , et qu'ils ne cessent jamais de s'occuper de pensées célestes. Telle était Gertrude , dont nous avons décrit la vie depuis sa plus tendre jeunesse. Quoiqu'elle vécût parmi les hommes , et dût gouverner beaucoup de monde , elle n'oublia jamais la vie intérieure , ne perdit jamais son caractère droit , sa dignité morale et ce goût d'une vie sévère. Aussi a-t-elle mérité qu'après sa mort , Dieu fit de grandes choses par son intercession. Rien n'est plus public maintenant que son pouvoir dans le ciel. Nous allons dire quels miracles , à la pieuse demande des fidèles , Dieu a daigné opérer sur son tombeau.

IX

Il y avait à Trèves une abbesse nommée Modeste, consacrée à Dieu depuis son enfance, et qui avait des rapports intimes avec Gertrude pour les choses religieuses. A cause de la grande distance, elles ne s'étaient jamais vues; mais leur affection réciproque les rendait présentes l'une à l'autre. Ne portaient-elles pas le même joug, et ne servaient-elles pas Dieu toutes deux sans feinte? Or, après un long espace de temps, voici qu'arriva un événement singulier, bien digne d'être rapporté.

Un jour, l'abbesse Modeste, étant entrée dans l'église de son monastère, se prosterna en prières devant l'autel de la bienheureuse vierge Marie. Après avoir terminé son oraison, elle se leva, et tandis qu'elle jetait ses regards dans l'église, elle aperçut, à la droite de l'autel, sainte Gertrude, dans le même habit et sous les traits qu'on lui connaissait. La sainte lui dit : « Ma sœur Modeste, cette vision est réelle; je viens de quitter ma prison terrestre; je suis Gertrude, votre intime amie. » Et aussitôt elle disparut.

Modeste se demanda intérieurement quel était le sens de cette apparition, et n'en dit mot ce jour-là à personne; mais le lendemain (14), Cloud, évêque d'une cité, vint au

(14) Ce Cloud (*Clodulphus*) devait être évêque de Metz et avait été consacré en 654 ou 655. Il était frère d'Arnould, et beau-frère de sainte Begga. Il devait donc connaître parfaitement sainte Gertrude. A la consécration de l'église d'Hautmont, où se trou-

monastère. Alors l'abbesse tâcha de savoir dans la conversation quels étaient l'habit de sainte Gertrude, son ordre et sa figure. L'évêque lui dépeignit la stature de la sainte et les traits de son visage. Elle reconnut bientôt la vérité de l'apparition aux signes qu'indiquait l'évêque, et lui tint ce langage : « Je dois vous avouer ce que je vous ai caché jusqu'ici : c'est qu'il m'a été révélé hier, vers midi, que la sainte avait quitté ce monde, à cette même heure, à ce même moment. » Elle découvrit toute l'affaire à l'évêque, et celui-ci, prenant note du jour et de l'heure, trouva qu'elle s'était passée entièrement selon les dires de l'abbesse.

X

On rapporte que dix ans après la mort de sainte Gertrude, le feu prit au monastère de Nivelles. Les flammes étaient déjà si fortes que ni moines, ni religieuses ni aucun habitant n'espéraient plus le sauver. Les religieuses franchirent les murs, et se réfugièrent dans les localités voisines. Alors un homme à qui on avait laissé le soin du monastère, levant tout à coup les yeux, vit sur le haut de l'édifice sainte Gertrude, dans son costume ordinaire, éteignant le feu de la maison avec le voile dont elle était couverte. Bien loin d'être effrayé de cette apparition, il se

vèrent tant de saints personnages, tous les deux y étaient également. Le nom de Cloud apparaît souvent dans les actes publics de ce temps.

mit avec joie à encourager ses compagnons de travail ; puis il monta sur une hauteur, pour voir l'issue de l'événement. Chose étonnante ! au même instant l'incendie était complètement éteint.

A une autre époque, plusieurs sœurs eurent une vision. « Il ne fallait plus laisser dormir qui que ce fût sur la couche (15) où sainte Gertrude se reposait un peu, après ses veilles et ses prières. » L'abbesse Dominique, nièce de la sainte, et élevée auprès d'elle, fut comblée de joie en voyant sa sainteté se manifester par tant de merveilles. Aussi, après avoir réuni toute la congrégation, fit-elle porter solennellement dans la basilique St-Paul, au milieu des chants sacrés, ce lit témoin de tant d'austérités et qui le devint bientôt d'une foule de miracles.

XI

Une jeune fille était accablée depuis plusieurs années d'une très grave maladie, qu'aucun médecin ne savait guérir ; elle en perdit complètement la vue. Ses parents résolurent de la conduire au monastère de Nivelles, afin de trouver un médecin qui pût lui donner quelque remède. La nuit, sainte Gertrude lui apparut en lui disant : « Jeune fille, ne sois pas incrédule ; crois en Jésus-Christ, et va au lit placé dans la basilique St-Paul, où se reposait

(15) Le P. Mabillon entend ici par le mot « *lectum* » le tombeau de sainte Gertrude ; mais il se trompe, car tout le récit prouve qu'il s'agit de la couche où se reposait la sainte pour dormir.

habituellement Gertrude : tu seras radicalement guérie. » Ce ne fut que le troisième jour que son état lui permit d'arriver au monastère. Les religieuses, qui venaient d'achever les tierces, la prirent et la conduisirent au lit de la sainte. A peine s'était-elle prosternée pour prier, inclinée vers le lit, que ses yeux s'ouvrirent, et que son corps ne porta plus la moindre trace de son ancienne maladie. On peut juger avec quelle joie elle remercia Dieu, et dans quels sentiments elle retourna dans sa famille.

XII

Peu de temps après, l'abbesse, nièce de sainte Gertrude, mourut ; les sœurs élurent unanimement la noble Agnès, qui avait été également élevée sous sa direction. Cette nouvelle abbesse bâtit dans la suite, une église en son honneur. Le jour même de l'achèvement des constructions (16), elle y plaça avec pompe le lit de Gertrude. La nuit venue, les sœurs célébrèrent solennellement les offices, et prolongèrent leurs exercices pieux. Après matines, elles éteignirent toutes les lampes qu'on avait

(16) Une assez grande difficulté s'élève ici : sainte Dominique est la troisième abbesse de Nivelles ; comment le chroniqueur cite-t-il un fait passé sous la quatrième ? ou bien, si Agnès est la troisième, comment la vision, du chapitre X, s'explique-t-elle ? Peut-être faut-il entendre ici le mot *lectum* (lit) par le mot tombeau. On le dirait, surtout en lisant la fin du chapitre XII. Qui sait pourtant s'il y eut une abbesse Dominique ? Un chroniqueur n'a-t-il pas changé *Domina abbatissa* en *abbatissa Dominica* ?

coutume d'allumer. O prodige ! lorsque les religieuses pénétrèrent le matin à l'église, les lampes brillaient.

La nouvelle de ce miracle se répandit bientôt dans toute la contrée, et il n'était bruit partout que des mérites de la servante du Christ. Tous ceux qui, de loin ou de près, venaient au tombeau de la sainte, pour la guérison de leurs corps ou de leurs âmes, et invoquaient le nom de Dieu, retournaient chez eux sains et guéris.

XIII

Dans les environs de Nivelles, une femme était devenue aveugle. Son mari la conduisit au monastère. Elle venait d'entrer dans l'église, et se tenait sous une lampe, lorsqu'on vit celle-ci couler et s'épancher sur son manteau. Tous de crier au miracle. Les sœurs s'approchent et frottent les yeux de l'aveugle avec une goutte de cette huile, et aussitôt elle recouvre la vue. Le lendemain, elle s'en retourna à sa maison, ranimée dans sa foi et son espérance, pleine de confiance dans les mérites de sainte Gertrude.

Il serait vraiment trop long de rapporter tous les biens que Dieu, dans sa miséricorde, accorda à ceux qui accouraient au tombeau de la sainte, et les nombreux exemples de guérisons opérées. Quiconque invoque son nom avec foi, reçoit du secours de Dieu par les mérites de sainte Gertrude.

XIV

Des brigands (17) saisirent un jour un enfant et le lièrent : ils voulaient le vendre comme esclave à l'étranger. L'enfant, se ressouvenant du nom de sainte Gertrude, invoqua sa puissante intercession. Aussitôt ses liens tombèrent, et il courut pour se sauver. Les brigands se mirent à sa poursuite, mais ils ne purent l'atteindre. Ainsi il échappa aux mains de ses ennemis par le secours de sainte Gertrude.

Une autre fois, un grand criminel avait été enchaîné et emprisonné par son seigneur. Frappé d'épouvante en cette extrémité, car le peu de jours qui lui restaient à vivre le jetaient dans le désespoir, il se mit avec confiance à supplier sainte Gertrude de lui porter secours. Pendant la nuit, ses chaînes se brisèrent. Il courut les porter au monastère de Nivelles. Ayant trouvé ouvertes toutes les portes, il se réfugia près du tombeau de la sainte, qui le sauve de tout péril.

XV

Trente-trois ans après la mort de sainte Gertrude (18),

(17) L'état déplorable de la société au 7^{me} siècle, permit malheureusement trop souvent des faits de ce genre. Les Saints faisaient des prodiges de dévouement pour secourir les esclaves. Saint Eloi en achetait quelquefois trente à cinquante à la fois, pour les délivrer ; il allait les attendre à la descente du bateau qui les amenait à Paris, et si l'argent lui manquait, il donnait ses meubles, sa ceinture, son manteau et jusqu'à ses souliers.

(18) Begga vécut, après son mariage, au château de Chèvre-

Begga voulut fonder un monastère. Elle vint, dans ce but, à Nivelles, réclamer quelque appui de l'abbesse Agnès et de la communauté, car les commencements de sa fondation en avaient un impérieux besoin. La congrégation accueillit avec empressement sa demande, et lui donna des reliques, des exemplaires des Saintes Ecritures, ainsi que des religieux, de vieilles religieuses et des mères spirituelles qui pussent mettre la nouvelle communauté au courant des règles de la vie monastique. On lui donna aussi une partie du lit où sainte Gertrude était morte. Begga, après avoir accepté tous les objets qui pouvaient rehausser le culte, les emporta dans son monastère avec une grande joie. Elle s'en retourna dans sa nouvelle colonie, et fit son entrée solennelle dans le nouvel établissement, les croix levées, au milieu du chant des cantiques. On plaça les reliques dans l'église, et le lit près de l'autel de la vierge Geneviève.

Qui pourrait dire combien d'hommes ont été là délivrés du démon, combien d'infirmes guéris, de malheureux de tout genre sauvés?

Deux ans après le complet achèvement de l'œuvre nouvelle, Begga mourut.

mont, près de Liège. Ansegise ayant été assassiné par Gonduin, qu'il avait élevé, Begga partit pour Rome, afin de trouver quelque consolation près du Souverain-Pontife. A son retour en Australie, elle bâtit à Andenne sept oratoires, en mémoire des sept églises remarquables de Rome; puis elle éleva le monastère dont il est parlé dans ce chapitre.

Découverte (19) miraculeuse du corps du bienheureux Folian.

Folian, d'origine irlandaise, était passé dans la Gaule depuis plusieurs années, et avait dirigé ses pas, avec quelques compagnons, vers sainte Gertrude, comme une des plus sûres protectrices de la vie religieuse. Ils se con-
nurent et s'aimèrent. Gertrude se félicitait d'avoir un pareil hôte; Folian voulait demeurer avec une vierge si distinguée. Comme ces oiseaux qui mêlent ensemble leurs ailes, ils s'exhortaient mutuellement aux progrès spirituels, en s'entretenant des misères du monde et des joies du ciel. Ne pouvant encore jouir du bonheur des élus, ils voulaient en avoir un avant-goût.

Cependant Gertrude, dans sa grande charité, voulut faire part de cet excellent apôtre aux âmes avides de la parole de Dieu, et sans trop l'éloigner de sa résidence, elle l'envoya à Fosse, pour diriger les religieux. Il se mit

(19) La première *Vie* de sainte Gertrude ne contient pas ce miracle; Jacques de Voragine, et Sarius ne le donnent pas non plus; mais il est rapporté dans le manuscrit de l'abbaye du Parc, conservé encore au 17^{me} siècle, et dans la *Vie* manuscrite de saint Folian, qui se trouvait autrefois au monastère de Fosses. Chacun sait les rapports intimes qui existaient autrefois entre le monastère de Fosses et celui de Nivelles. Le 3^{me} ou 4^{me} jour de Pentecôte, les religieux de Fosses apportaient à Nivelles le pastorale de Folian, et s'en retournaient ramenant avec eux la crosse abbatiale de sainte Gertrude. Le dimanche de Pentecôte, quelques chanoines de Nivelles allaient à Fosses, et reportaient au Chapitre la crosse abbatiale.

done à la tête du monastère, fit des constructions, accueillit les âmes dont il reconnaissait la vocation religieuse. Mais bientôt il se fit remplacer par Ultan, et après avoir pris toutes ses mesures, retourna vers Gertrude. Il faisait néanmoins des courses nombreuses, visitant tantôt les religieux, tantôt l'épouse sacrée du Christ.

S'étant mis un jour en route, soit ignorance, soit disposition secrète de la Providence, Folian se perdit dans la forêt de Soigne, non loin de Nivelles, et tomba dans les mains des brigands. Ces misérables le firent périr avec trois de ses disciples, dans le but de les dépouiller. Comme son absence se prolongeait au delà du terme convenu, et que personne ne donnait de ses nouvelles, Gertrude inquiète, eut l'esprit bouleversé en tous sens : tantôt elle croyait, d'après un bruit odieux, que Folian avait pris la fuite, tantôt qu'il avait été victime d'un guet-apens. Elle envoya donc un messenger pour calmer ses inquiétudes. Celui-ci rapporta qu'on n'avait point trouvé de trace de l'auguste abbé; qu'Ultan seulement avait vu apparaître une blanche colombe, dont le bout des ailes était taché de sang. Gertrude comprit aussitôt que cette blancheur était un signe de la simplicité de cœur de Folian, et que la tache de sang présageait le martyre; mais la manière et le lieu, voilà ce qu'elle ignorait. Elle résolut alors de demander à Dieu ce qu'elle ne pouvait apprendre de la bouche d'un homme, et ordonna un jeûne de trois jours. Lorsqu'on eut accompli ce grand acte de pénitence avec la plus profonde dévotion, Gertrude, pleine de foi dans la miséricorde divine, sortit à la recherche de son précieux trésor. Bientôt elle aperçut une nuée de couleur blanche,

penchée vers la terre, qui semblait indiquer la partie de la forêt où gisaient les membres du martyr; un ange lui révéla que c'était un signe certain.

Suivie du clergé et du peuple, sans faire attention à son sexe ni à la timidité naturelle d'une vierge, elle s'enfonça dans la forêt. La première en avant, elle écartait, de ses mains tendres mais durcies par le courage, les branches de ces affreux taillis, de ces épais fourrés, faisant tous ses efforts pour se frayer un chemin et se trouver la première sur les lieux. Tant le désir de faire la découverte du corps lui faisait mépriser les peines! Aussi, avant tout le monde, trouva-t-elle le martyr du Christ. Ni les bêtes ni les oiseaux ne l'avaient attaqué, ni le soleil ni la pluie ne l'avaient décomposé.

Les yeux pleins de larmes, Gertrude se jette sur ce corps et l'embrasse. Triste de cette cruelle séparation, elle se réjouit cependant de voir Folian dans la société des anges.

Elle fit aussitôt porter au monastère les membres de Folian et de ses compagnons, au milieu du chant des hymnes et des psaumes.

Quelle gloire pour cette épouse de Jésus-Christ, d'avoir été conduite par cette colonne blanche, comme autrefois l'était pendant le jour le peuple d'Israël, à la stupéfaction de tous les lecteurs des Saintes Ecritures!

Un enfant noyé rendu à la vie.

Il y avait dans ce pays une grande dame appelée

Adèle (20); noble de naissance, mais bien plus noble de conduite; riche en biens, mais beaucoup plus riche en vertus. Elle avait une grande pureté de mœurs, une profonde humilité, une charité sincère, qui répandait de larges aumônes et exerçait généreusement l'hospitalité. C'était son habitude de s'arracher aux affaires domestiques et de passer le carême avec les religieuses; leurs exemples, la lecture des Saintes Ecritures, la prière, tout l'excitait au bien. Une chose pourtant déplaisait en elle, c'est qu'elle ne voulait jamais attribuer aux mérites de sainte Gertrude, les miracles que vénérail tout le pays.

Elle eut un jour à ce sujet, — par manière de plaisanterie, il est vrai —, une discussion avec une religieuse. Après avoir beaucoup causé de la sainteté de la fondatrice du monastère, elle lui demanda : « Quand célébrez-vous la fête de sainte Gertrude? » La religieuse lui répondit : « Le cinquième vendredi du Carême. » — Je me garderai bien, dit la dame, de rien changer au jeûne à cause de

(20) Cette dame, c'était la princesse Adèle, fille de Dagobert II et sœur de sainte Irmine. Le miracle a eu lieu en 696, car le jour de sainte Gertrude tomba, cette année-là, le vendredi de la cinquième semaine de Carême. On ne doit pas oublier que c'était la coutume, aux fêtes solennelles tombant dans le Carême, de prendre après la messe le repas que l'on prenait les autres jours après Vêpres.

Le fils d'Adèle s'appelait Albéric. Adèle fonda un couvent à Pfaltz, sur les bords de la Moselle, et en devint l'abbesse. Son testament porte la date de 731. Quant à Albéric, il eut plusieurs enfants, parmi lesquels on remarque saint Grégoire, compagnon particulier de saint Boniface jusqu'à sa mort, et qui dirigea même, à la place de l'évêque, pendant quelque temps le siège d'Utrecht.

cette fête. — Eh bien, repartit son interlocutrice, sainte Gertrude a quelque pouvoir dans le ciel, elle vous fera malgré vous prendre part à cette fête, qui réunit tous les cœurs. » Elles se séparèrent alors. Lorsque le jour de sainte Gertrude fut venu, une grande foule, hommes et femmes, religieux et religieuses, accoururent au monastère, pour célébrer dignement l'auguste cérémonie. Après les offices, les convives mangèrent à table de tous les mets permis en temps de carême. La grande dame seule, s'en tenant à son sens, demeura à jeûn. Elle se nourrissait en quelque sorte de son entêtement ; aussi sainte Gertrude corrigea-t-elle ce défaut d'une manière merveilleuse.

Cette dame avait un jeune fils qu'elle aimait tendrement et qu'elle avait élevé avec beaucoup de délicatesse. Pendant qu'elle priait, elle l'avait autorisé à aller jouer. Celui-ci se mit à courir ça et là avec ses compagnons, et tomba par imprudence dans un puits profond, où il demeura jusqu'à la fin du repas des sœurs ; les autres enfants, terrifiés, s'étaient enfuis. Une religieuse qui allait puiser de l'eau, le trouva mort, et vint rapporter la terrible nouvelle.

La sœur qui avait eu cette discussion avec la mère de l'enfant, s'écria aussitôt que cela était arrivé pour la punir de son incrédulité et de son refus de participer à l'allégresse commune. Mais en même temps, elle adressa à sainte Gertrude une fervente prière. « Sainte épouse de l'agneau de Dieu, disait-elle, je vous supplie, par le Sauveur, de ressusciter cet enfant ; vous le pouvez. » Et aussitôt courant à la hâte au puits, et prenant l'enfant dans les plis de sa robe, elle le porta au monastère. La mère, pendant ce temps, s'arrachait les cheveux, se frappait la poitrine,

déchirait ses vêtements. Elle court à la sœur : « Que faites-vous? lui dit-elle; où portez-vous l'objet de ma douleur et de mon infortune? — Ce que je fais, repart l'autre, faites-le aussi. Croyez que si vous suppliez sainte Gertrude, vous retrouverez votre fils vivant. » Adèle reconnaît son erreur, et suit le corps de son fils. On le porte à l'église, et le dépose dans le lit de la sainte. Tous se jettent à genoux. Tout à coup, aux yeux de la foule, le petit garçon se lève. A ce miracle, chacun se répand en actions de grâce, et en éloges de la sainte; on applaudit et l'on pousse des cris de joie. La mère surtout, admire l'étonnante sainteté de Gertrude, reconnaît que sa colère est un malheur et qu'elle tient dans ses mains la vie de beaucoup d'hommes. Alors elle accomplit ce qu'elle avait refusé auparavant.

Le lendemain, Adèle fit célébrer une messe solennelle en l'honneur de sainte Gertrude, et fit servir à toutes les sœurs un repas, dans lequel le jeune enfant remplit l'office d'échanson, pour la gloire de la sainte. Elle fit aussi orner admirablement le lit de sainte Gertrude, où avait été posé le corps de son fils, et le fit revêtir de lames d'or et de pierres précieuses.

Pour que ce récit ne paraisse incroyable à personne, celui qui écrit ces lignes, atteste le Dieu tout-puissant qu'il a vu ce miracle de ses yeux, ainsi que ceux qui l'ont engagé à le publier.

Guérison d'une jeune fille.

Du temps du grand empereur Charles, la quinzième

année de son règne, cent vingt-sept ans après la mort de sainte Gertrude, voici le fait qui arriva et que j'empressé de révéler.

Il y avait dans la Ripuarie une jeune fille d'une si délicate complexion, qu'on eût dit que ses membres étaient disjoints; elle ne savait pas se soutenir. Elle fut présentée à la reine Hildegarde, qui, en ayant compassion, la plaça dans une partie de son palais. Comme son infirmité lui rendait insupportables tous les bruits, surtout le cliquetis des armes, elle demanda d'être transportée au monastère de Nivelles, et d'y être entretenue par la généreuse princesse. Les miracles de Gertrude, et sa haute réputation de suprême bonté, enflammaient son désir de quitter le palais. Hildegarde y consentit.

Lorsque la jeune malade arriva au monastère, elle fut parfaitement reçue, et placée dans une cellule. Comme son séjour se prolongeait, elle ne cessa jamais de supplier Dieu de lui être miséricordieux. Celui-là ne différa pas de secourir une humble suppliante, qui même sans être prié nous engage à demander. En effet, la veille de l'Epiphanie, tandis que les sœurs assistaient aux offices divins, notre jeune fille se trouvait seule dans sa cellule. Une vierge d'une blancheur étonnante, portant un cierge qui illuminait toute la demeure, entre tout à coup dans sa cellule. La malade s'effraye, mais la vierge la console en quelques mots, pleins de sa douceur habituelle. « Pourquoi, dit-elle, passes-tu la nuit sans dormir? Pourquoi ne prends-tu aucun repos? » L'autre répondit en tremblant : « Quel repos peut-il y avoir pour une malheureuse comme moi? Très-belle dame, vous devez jouir d'un grand pouvoir; si

vous avez quelque pitié, soulagez-moi qui souffre depuis si longtemps. » La vierge dit alors en souriant : « Raconte, jeune fille, aux sœurs les choses que tu as vues ; tu leur annonceras que Gertrude t'a apparue. Quant à toi, reprends courage : tu triompheras de toutes ces souffrances ; si tu persévères dans ta confiance, demain tu seras guérie. » Puis elle disparut.

La malade obéit aux ordres de Gertrude, et manifesta aux religieuses tout ce qui s'était réellement passé. Celles-ci croient tout, et déjà sont certaines des effets de la prédiction. Elles transportent la malade hors de sa cellule, lui font prendre un bain et l'habillent. En ce moment, la main de Dieu se fit sentir, et la promesse de Gertrude s'accomplit : la vierge lui apparaît de nouveau, touche délicatement ses membres, et leur rend toute leur énergie. La malade, éprouvant un inexprimable bien-être, se lève spontanément et suit la sainte, qui s'éloignait, jusque dans la chapelle de sainte Agathe, martyre, où l'on affirme que la fondatrice du monastère a rendu le dernier soupir. Là, elle s'écrie : « Où allez-vous, madame ? Pourquoi cette éclatante lumière ? » Une religieuse qui avait entendu ces paroles, lui demanda alors à qui elle s'adressait : « C'est à sainte Gertrude que je parle, dit-elle ; je la suis dans sa marche, elle qui m'a rendu la santé. Ne voyez-vous donc pas briller le cierge qu'elle porte à la main ? »

Après cela, on la conduisit dehors.

Dans l'église sainte Marie, où elle entra, devant le siège qu'occupait sainte Gertrude, elle s'écria qu'elle voyait encore la sainte. Tout le monde accourut à ce spectacle, et chacun remercia Dieu d'avoir rendu la santé à une mal-

heureuse si éprouvée. Ensuite, la foule se rendit en chantant au tombeau de sainte Gertrude, en multipliant les honneurs à Celui qui vit et règne dans l'éternité. Amen.

FIN.

Acte notarié du miracle arrivé en 1633.

Le douze du mois de Juillet 1633, a comparu devant moi, Notaire public reçu par le Conseil royal de la Cour du Brabant, Michel Motquin, bourgeois, né à Nivelles, en présence des témoins soussignés. Celui-ci, après avoir prêté gravement le serment requis en pareil cas, sans contrainte, n'y étant amené par aucune promesse ou poussé par qui que ce soit, a déposé les choses suivantes : qu'il avait une fille née de légitime mariage. (Celle-ci a été amenée devant Nous, d'une bonne et forte santé, dont elle jouit encore maintenant, ayant dix-neuf ans.) En 1629, elle tomba mortellement malade, d'une maladie qui déjoua tous les moyens employés pour la guérir : (ce que le très habile docteur Gerard Villers, docteur et professeur de l'Université de Louvain et les licenciés en médecine de la ville de Nivelles, Charles Romain et Guillaume Everart, ont témoigné). Ayant été munie de tous les Sacrements, et comme tout le monde disait qu'elle n'avait plus rien à attendre dans cette vie des secours de l'art, le père, dans sa tristesse, recourut à sainte Gertrude, la priant et la suppliant de vouloir sauver sa fille, si cela était convenable. Ces prières reposaient sur l'espoir et la confiance de son épouse dans la sainte patronne de Nivelles. Car les soins nombreux et les embarras du ménage accablaient cette dame, qui n'avait que l'usage d'un bras, et qui comptait beaucoup sur sa fille pour l'aider. Le père promit donc une messe solennelle à l'autel de sainte Gertrude, si la sainte rendait la santé à sa fille. Dès que le vœu eut été formé, la santé lui revint ; la violence du mal diminua tellement, qu'elle fut bientôt rendue à elle-même et à ses parents, elle qui semblait condamnée à la mort.

Le dit Motquin ne voulant jamais oublier ce bienfait, est venu me trouver, moi, Notaire public, quelque temps après, et m'a ordonné d'en prendre acte, prêt d'ailleurs à le confirmer sous la foi du serment, devant tout juge séculier ou ecclésiastique, ayant

pouvoir à ce sujet, voulant mettre en gage tous ses biens, et sa vie même, s'il était nécessaire. Cette déposition faite avec piété et religion, moi, Notaire public, je l'ai reçue de la bouche du dit Motquin.

Étaient présents : Jean Thomas, prêtre et chanoine de Nivelles; M. Philippe Ravaux, curé de l'église de St-Jean-Baptiste, requis à ce sujet, qui ne firent aucune difficulté de signer ce papier. Ils signèrent donc de la manière accoutumée et solennelle, en y ajoutant le mois, le jour et l'année.

L'original, conservé près de moi, est signé ainsi :

MICHEL MOTQUIN.

J. THOMAS.

PHILIPPE RAVAUX.

JEAN RAVAUX, notaire.

Conforme à l'original. Ce que j'affirme.

JEAN RAVAUX, notaire.



LITANIES (*)

DE SAINTE GERTRUDE.

Seigneur , ayez pitié de nous.

Christ , ayez pitié de nous.

Seigneur , ayez pitié de nous.

Christ , écoutez-nous.

Christ , exaucez-nous.

Dieu le Père , qui êtes dans les cieux , ayez pitié de nous.

Dieu le Fils , Rédempteur du monde , ayez pitié de nous.

Dieu le Saint-Esprit , ayez pitié de nous.

Sainte Trinité , un seul Dieu , ayez pitié de nous.

Sainte Marie , priez pour nous.

Sainte Mère de Dieu , priez pour nous.

Sainte Vierge des Vierges , priez pour nous.

Tous les saints Anges et Archanges , priez pour nous.

Tous les saints Apôtres et Évangélistes , priez pour nous.

Tous les saints Martyrs , priez pour nous.

Tous les saints Confesseurs , priez pour nous.

Sainte Gertrude , priez pour nous.

Sainte Gertrude , prédestinée de toute éternité , priez pour nous.

(*) Ces litanies sont littéralement extraites de A. Ryckel ; on n'a éliminé que quelques mots , ceux , par exemple , sur la fuite de sainte Gertrude en Franconie (voir note 11).

Sainte Gertrude , dont l'éclat surpasse les étoiles étincelantes ,
priez pour nous.

Sainte Gertrude , qui brillez comme un astre dans la nue ,
Sainte Gertrude , élevée dans la crainte de Dieu par votre
mère Itta ,

Sainte Gertrude , dont la foi , les œuvres et la sainteté
demeureront toujours ,

Sainte Gertrude , qui avez fait le vœu de virginité ,
Sainte Gertrude , qui avez méprisé la pompe du siècle ,
Sainte Gertrude , vierge insigne par la piété et les miracles ,
Sainte Gertrude , qui avez doublement brillé par la dignité
et la sainteté ,

Sainte Gertrude , vierge pleine de l'esprit de la grâce ,
Sainte Gertrude , qui avez reçu au centuple la récompense
de la chasteté ,

Sainte Gertrude , qui avez conduit les pas des mission-
naires ,

Sainte Gertrude , qui avez donné l'hospitalité aux ouvriers
apostoliques ,

Sainte Gertrude , qui avez envoyé des messagers au delà
de la mer ,

Sainte Gertrude , qui avez souvent arrêté la peste dans les
campagnes ,

Sainte Gertrude , qui exaucez immédiatement ceux qui
ont recours à vous ,

Sainte Gertrude , qui renouvez vos miracles à Landen ,

Sainte Gertrude , qui faites des prodiges à Nivelles ,

Sainte Gertrude , fléau des démons ,

Sainte Gertrude , qui guérissez une foule d'énergumènes ,

Sainte Gertrude , qui sauvez les pécheurs ,

Sainte Gertrude , port des naufragés ,

Sainte Gertrude , salut des malades ,

Priez pour nous.

Sainte Gertrude, honorée dans tout l'univers, priez pour nous.
Sainte Gertrude, vierge royale, sœur des anges,
Sainte Gertrude, glorifiée dans les cieux,
Sainte Gertrude, consolatrice des vivants et des morts,
Sainte Gertrude, qui chassez les loirs,
Sainte Gertrude, remède à tous les maux,
Sainte Gertrude, joie de tous les Saints,
Soyez-nous propice, délivrez-nous, ô vierge.
Soyez-nous propice, ayez pitié de votre pays, ô vierge.
De tout péril, délivrez-nous, ô vierge.
Des attaques des hérétiques,
De la terreur de nos ennemis,
Des actions basses et immondes,
De la lèpre de l'amour-propre,
De la lèpre de la volonté propre,
De l'obstination coupable,
Des jugements téméraires,
De l'obsession des esprits malins,
De la peste et du fléau de la langue,
Du désir de la vengeance,
De l'abîme de la mort,
De la colère divine,
Par votre prédestination,
Par la miséricorde que vous avez obtenue,
Par votre virginité sans tache,
Par votre sainteté,
Par votre admirable prudence,
Par votre conduite et vos mérites,
Par les épreuves que vous avez subies avec votre mère,
Par le sacrifice que vous avez fait à Dieu de votre corps,
Par le saint habit que vous avez porté,
Par vos fiançailles avec l'Époux Divin,

Priez pour nous.

Délivrez-nous, ô vierge.

Par la piété que vous avez eue pour un homme perdu , délivrez-nous , ô vierge.

Par votre amour , délivrez-nous , ô vierge.

Par l'indulgence que vous avez montrée à des coupables , délivrez-nous , ô vierge.

Par ces sentiments de miséricorde envers vos dévots serviteurs , délivrez-nous , ô vierge.

Par la grâce que vous avez méritée , délivrez votre peuple.

Pécheurs , nous vous en prions , écoutez-nous.

Afin d'obtenir une sainte componction ,

Afin de conserver ceux qui vous honorent ,

Afin de délivrer les habitants de vos possessions ,

Afin de protéger et de défendre vos églises ,

Afin de délivrer le champ du Seigneur de la zizanie des erreurs ,

Afin d'exciter en nous votre esprit ,

Afin de nous préserver de la damnation éternelle ,

Afin de recevoir les prodiges qui reviennent à vous ,

Afin de nous délivrer des dangers du péché ,

Afin de nous recommander au Fils de Dieu ,

Afin de nous réconcilier avec le Rédempteur ,

Afin de nous présenter à Notre souverain Juge ,

Afin de délivrer de tout mal les âmes de ceux qui nous sont chers , de nos proches et de nos bienfaiteurs ,

Afin de préserver les moissons de la colère de Dieu ,

Afin de nous procurer le salut temporel et éternel ,

Afin de procurer tout bien aux vivants ,

Afin de hâter la délivrance des fidèles défunts ,

Afin de nous exaucer ,

Afin de jeter sur nous un regard favorable ,

Vierge royale ,

Agneau de Dieu , qui effacez les péchés du monde , ayez pitié de nous , Seigneur.

Nous vous en prions , écoutez-nous.

Agneau de Dieu , qui effacez les péchés du monde , délivrez-nous,
Seigneur.

Agneau de Dieu , qui effacez les péchés du monde , donnez-nous
la paix.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Verset. Priez pour nous , Gertrude , vierge royale.

Repons. Afin que nous devenions dignes des promesses du Christ.

PRIONS.

Ecoutez-nous, Dieu tout-puissant, qui êtes notre salut, afin
que la joie que nous ressentons de la fête de sainte Gertrude,
nous instruisse aussi, en nous touchant des sentiments de sa
piété. Par Notre Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec
vous, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

La Châsse (*)

DE SAINTE GERTRUDE.

La châsse de sainte Gertrude est d'argent doré ; sa longueur est de 1^m 80, sa hauteur de 80 centimètres, et sa largeur de 54 ; elle est placée au-dessus du maître-autel de l'ancienne collégiale de Nivelles, sous un cristal épais et une custode de bois et de cuivre qui la protègent de leur double enveloppe. Elle présente la forme d'une église gothique du xiii^e siècle, offrant, à ses extrémités, deux portails ornés de galeries, de rosaces et de colonnettes, et, sur chacune de ces faces latérales, un autre portail dessiné dans le transept, avec huit niches ogivales, séparées par des clochetons et placées quatre à droite et quatre à gauche. Deux toits la surmontent, décorés de faitières délicatement ouvragées, et soutenues par ces contre-forts élancés que l'art du moyen-âge jetait avec tant de grâce autour de ses constructions.

(*) Comme le fait remarquer le traducteur dans sa préface, « le moyen-âge a proclamé la valeur de la *Vie* de la patronne de Nivelles, en l'écrivant en lettres d'or et d'argent sur la magnifique châsse » de Sainte Gertrude. Nous avons donc considéré comme une annexe recommandée par lui-même, une description de ce précieux reliquaire. Nous avons donné la préférence à celle si remarquable qui a été publiée l'an dernier par MM. A. Asselin et l'abbé Dehaisnes, membres de la *Société des sciences et arts* de Douai. Nous avons suivi exactement l'édition qui est sortie des presses de l'Imprimerie Impériale de Paris. (*Note de l'éditeur.*)

La face latérale qui est tournée vers le peuple, du côté de l'occident, montre dans le portail du transept le Christ en croix; sur les traits du Rédempteur la souffrance est exprimée avec un sentiment calme et profond, qui semble emprunté à la sculpture antique, tandis que le mouvement des jambes soulevées par les convulsions de l'agonie rappelle l'art plus dramatique des temps modernes. Au-dessus de la croix, à droite et à gauche, apparaissent le disque du soleil et le croissant de la lune, figurant l'univers tout entier. Les statues qui ornent les huit niches latérales de la même face représentent, celles de droite, une religieuse portant un livre à la main, qui est peut-être la bienheureuse Begga, sœur de sainte Gertrude (1); puis saint Paul, appuyé sur une épée; saint Jacques le Majeur avec le glaive qui lui donna la mort, et un autre apôtre, probablement Saint Jude, qui n'a d'autre attribut qu'un livre; celle de gauche, d'abord sainte Agnès, dont le nom rappelle une pieuse abbesse de Nivelles qui succéda à Sainte Gertrude et fit construire une église en son honneur (2); puis saint Jacques le Mineur, tenant le bâton qui servit à l'assommer; saint André avec une croix latine à tige allongée, et saint Pierre représenté, comme sur les monuments les plus anciens, avec une large tonsure sur le haut de la tête et des cheveux à la partie supérieure du front; il tient, avec le livre de

(1) La bienheureuse Begga, sœur de sainte Gertrude, est peut-être représentée avec un livre parce qu'elle a donné aux Béguines une règle et des livres qui lui furent transmis par une abbesse de Nivelles « Begga, ducissa religiosissima, operæ pretium putavit ab ea (Agnete abbatissa) formam metandi monasterii petere; quam et obtinuit cum bona libraria, reliquiis sororis suæ Gertrudis et colonia virginum » (Ryckel, *Historia sanctæ Gertrudis*, p. 264 et 869.)

(2) « Anno Christi 675, gubernacula monasterii Nivellensis suscepit Agnes, plena virtutibus et operibus bonis, ad cujus tempora refertur basilicæ Gertrunadæ molitio. » (Ryckel, *Historia sanctæ Gertrudis*, p. 849 et 850.)

la doctrine que, suivant l'usage traditionnel, portent tous les apôtres, une clef qu'il élève sur le monde. La face orientale offre, dans le portail du transept, la statue de sainte Gertrude, que l'artiste a représentée debout, avec la crosse qui rappelle sa dignité abbatiale et un livre, qui indique sans doute son goût pour l'étude de l'Ecriture sainte (3); dans les niches à droite, saint Thomas portant une église, comme patron des architectes et fondateurs d'une chrétienté dans l'Inde; saint Simon avec la scie qui nous fait connaître la nature de son martyre; puis un troisième apôtre et une sainte en religieuse dont la disposition de la châsse ne nous a pas permis de distinguer les emblèmes; à gauche saint Barthélemy, dont nous n'avons pu mieux voir le symbole, puis saint Mathieu avec la pique dont il fut transpercé, saint Jean l'Evangéliste avec le calice dont il est parlé dans la légende, et enfin sainte Catherine portant d'une main un livre et de l'autre une épée victorieuse, dont la pointe perce un roi gisant aux pieds de la glorieuse martyre d'Alexandrie. Dans le portail de la façade septentrionale, le Père éternel est assis sur un trône, le front orné d'une couronne de pierres précieuses, tenant dans la main le globe du monde; sa noble physionomie n'offre rien de cette vieillesse qu'allaient lui donner les artistes des siècles suivants. La statue de la Vierge, au portail méridional, est plus remarquable encore. Les traits de la mère de Dieu offrent un type d'une beauté noble et fière, qui appartient à l'art antique plutôt qu'à celui du moyen-âge; elle est revêtue d'une longue robe à plis trainants qui tombent avec souplesse, et d'un manteau ramené, comme un voile de religieuse, au-dessus de

(3) « Beata Gertrudis congregavit in supradicto monasterio preciosa librorum sacrorum volumina... idque non solum ex vicinis locis et regionibus, verum etiam a transmarinis plagis et gente Scotorum per suos internuntios, celebri expeditione curavit adimplere. » (Ryckel, *Vita sanctæ Gertrudis*, p. 11; alia *Vita* p. 32.)

la tête, où il est fixé par une couronne d'or garnie d'émeraudes; elle tient de la main droite le sceptre qui convient à la Reine du ciel, et son bras gauche porte l'enfant Jésus, qui joue avec une colombe et s'appuie sur l'épaule de sa mère, scène gracieuse que les siècles postérieurs ont souvent imitée.

On assure qu'une somme énorme a été offerte pour la seule face où se trouve cette ravissante statue de la Vierge. Ceux qui ont étudié la châsse de Nivelles n'en seront pas étonnés, surtout s'ils revoient par la pensée, avec les statues que nous venons d'indiquer, les grandes rosaces à douze branches, les galeries ogivales, les légers clochetons, les contre-forts ornés de trèfles quadrifoliés et de fleurs de lis, les anges balançant l'encensoir, portant des candélabres, tenant des couronnes, sonnant de la trompette, et les pierres précieuses, topazes, émeraudes, améthystes, les émaux cloisonnés du plus beau style, enfin les camées antiques, qui sont semés avec prodigalité dans les voussures, sur les colonnettes et au front des portails.

Les bas-reliefs de vermeil ciselés sur la face d'argent de la toiture la plus élevée, méritent une attention toute particulière : ils se rapportent à la vie et aux miracles de la sainte. Du côté de la face occidentale, à droite du transept, sont représentées quatre scènes différentes : en présence de sa mère la bienheureuse Itta, sainte Gertrude, jeune encore, refuse d'épouser le chef franc que lui offre en mariage son père Pepin de Landen (4). Plus loin sa mère lui coupe les cheveux afin d'éloigner les poursuites des prétendants (5). On voit ensuite saint Amand donner le voile à la bienheureuse Itta, et Gertrude devenue abbesse

(4) Ryckel, *Vita sanctæ Gertrudis*, p. 4.

(5) Ryckel, *ibid.* p. 7.

prier devant l'autel (6). A gauche du transept sont d'autres épisodes de la même vie : ici saint Foillan est tué par des voleurs dans une forêt; là l'abbesse de Nivelles retrouve miraculeusement son cadavre caché sous le feuillage (7); ailleurs des malades supplient la sainte; les paralytiques se lèvent et marchent; l'esprit malin sort de la bouche d'un possédé; la bienheureuse éteint avec son voile l'incendie qui dévore le monastère (8). Le côté oriental rappelle d'autres miracles, opérés, comme ce dernier, après la mort de la sainte : la lampe suspendue dans l'église de Nivelles laisse tomber sur les yeux d'une femme aveugle une goutte d'huile qui lui rendra la vue; une jeune fille est délivrée d'une paralysie au moment où on la place sur le lit c'est la bienheureuse (9).

Deux autres prodiges rappellent l'usage, longtemps conservé en Allemagne et en Flandre, de boire une coupe nommée « l'amour de sainte Gertrude » (*sinte Geertruyden minne*), pour être préservé de tout accident. Une femme qui ne croyait pas à la sainteté de cette dévotion refuse, dans un banquet, de boire la coupe en l'honneur de la sainte : son fils tombe dans un puits. Une autre femme retire le cadavre sous les yeux de la mère, qui s'abandonne au plus affreux désespoir; placé sur le lit de la sainte, l'enfant renaît à la vie (10). Ailleurs, c'est un chevalier de Maseyck qui a voué son âme au démon et à qui l'on conseille de boire cette coupe. Il le fait et se dirige ensuite vers une montagne où l'attend l'esprit malin. Sainte Gertrude menace Satan,

(6) Ryckel, *ibid.* p. 6.

(7) Ryckel, *ibid.* p. 59 et 61.

(8) Ryckel, *Vita sanctæ Gertrudis*, p. 89.

(9) Ryckel, *ibid.* p. 152.

(10) Ryckel, *Historia sanctæ Gertrudis*, p. 423.

qui semble vouloir résister ; et plus loin elle le pend à un gibet par une corde dont elle tient l'extrémité : le chevalier s'éloigne heureux et délivré du pacte infernal qu'il avait conclu (11). La donation d'Odelard est encore représentée sur la surface du même toit. Ce seigneur du Brabant, irrité contre sa fille, qui lui avait manqué de respect, quitte son donjon et se dirige vers Nivelles pour offrir ses domaines à sainte Gertrude, *cum cespite et ramo*. Plus loin on le voit porter une touffe de gazon et une branche d'arbre vers la châsse, et de cette châsse sort le bras de la sainte, qui, d'après la légende, prit l'herbe et le rameau, présent d'Odelard (12).

La Vie et l'Histoire des miracles de sainte Gertrude nous ont permis de comprendre et d'expliquer les scènes représentées dans les bas-reliefs de la châsse. Un registre aux actes du chapitre de Nivelles, aujourd'hui conservé dans les archives générales du royaume, à Bruxelles, nous fournit les renseignements les plus précis et les plus authentiques sur la date et les auteurs de ce chef-d'œuvre d'orfèvrerie. Au folio 493 de ce registre se trouve une convention conclue entre les chanoinesses d'une part, et les artistes, de l'autre, pour l'exécution de la châsse de sainte Gertrude. Voici les premières lignes de cet accord :

« Sachent tout chil ki sont et qui ceste lettre veront et oront, que li capitle de Nivelle at conveneteit à Colay de Douay, orfèvre, et à Jaquemon de Nivelle, l'orfèvre, de faire une sietre nueve à

(11) Ryckel, *Vita, etc.*, p. 181, et *Historia, etc.*, p. 424.

(12) Ryckel, *Historia, etc.*, p. 346. — Le trésor de l'église de Nivelles contient encore aujourd'hui une sorte d'ostensoir renfermant un gazon desséché et une grande coupe de cristal montée sur un pied de vermeil, qui rappellent ces miracles. Ce sont des œuvres d'orfèvrerie assez remarquables, exécutées au xv^e siècle ; la coupe porte la date de 1404.

uis... à quatre pignons, selonc le poutraicture ke maistre Jake-nez d'Anchin, li orfèvre, at fait. »

Il est dit ensuite que cette châsse doit être au moins égale en hauteur et en largeur à l'ancienne. Il ne peut s'y trouver que de l'or, de l'argent, ou des pierres précieuses qui seront remises aux deux orfèvres. L'affinage a lieu aux dépens de ces derniers ; mais la perte qui en résulte est supportée par le chapitre. C'est aussi le chapitre qui fournit le métal et paye les ouvriers. La châsse devra peser 350 marcs d'argent ; pour la mise en œuvre de chaque marc évalué à 13 sous et 4 deniers esterlings, les deux orfèvres recevront 20 sous parisis. Colars de Douai, qui est encore appelé dans la même convention Colay et Nicholon, appose son sceau à cet accord, pour lui et son compagnon Jacquemon de Nivelles. « E i avons fait mettre aussi, est-il dit à la fin, le saial (sceau) maistre Jakemon l'orfèvre, moine d'Anchin. Che fu fait.... l'an mil cc LXXII, le dimenche devant le feste saint Mathieu. »

C'est donc dans la solitude du cloître, dans la cellule d'un moine, qu'a été conçu le plan de la châsse de sainte Gertrude. Aucun de ceux qui connaissent l'histoire d'Anchin au XIII^e siècle ne s'étonnera de voir un tel chef-d'œuvre sortir des mains d'un moine de ce monastère. Cette abbaye avait produit de grands saints et d'illustres évêques, de savants professeurs et d'habiles miniaturistes ; et même, en 1262, dix ans avant que fût conclue la convention relative à la châsse de Nivelles, un de ses religieux, nommé Nicholon, fils d'un orfèvre d'Arras, avait exécuté, avec l'aide de plusieurs ouvriers, un grand retable d'or et d'argent, qui décorait le maître-autel du monastère et présentait, comme la châsse de sainte Gertrude, les statues des douze apôtres dans des niches ogivales. L'historien d'Anchin, François de Bar, dit de ce travail que c'était un chef-d'œuvre incomparable, tout incrusté de délicates ciselures et tout étin-

celant de pierreries ; il termine sa description en appliquant au moine orfèvre ces paroles de l'Exode : « *Ecce vocavi in nomine Beseleel et implevi eum spiritu Domini..... ad excogitandum quidquid fabrifleri potest ex auro et argento et gemmis.* » Comme ce Nicholon, dont il fut sans doute le confrère, le disciple, l'émule, Jacquemon, le moine d'Anchin, le maître orfèvre qui donna le plan de la châsse de Nivelles ; peut aussi être appelé un Beseleel, animé de l'esprit du Seigneur. On lui indiqua les dimensions de l'œuvre et le poids de l'or et de l'argent qui devaient y entrer ; mais il fut libre de concevoir le plan comme son génie le lui inspirerait ; il lui fut même permis, la convention le constate, de modifier ce plan durant l'exécution, et, comme pour mieux montrer la part qui lui revient dans ce travail, on lui demanda d'apposer son sceau à la convention conclue entre le chapitre et les orfèvres.

Cette convention est curieuse, importante à étudier. Le chapitre doit fournir l'or, l'argent et les pierres précieuses qui serviront à la châsse ; il doit même donner, toute préparée, la charpente nécessaire. Les maîtres orfèvres doivent affiner l'or, à leurs frais ; mais le plomb exigé pour cet affinage, le déchet qui en résulte, l'or et le mercure indispensables pour la dorure sont à la charge des chanoinesses, qui doivent aussi payer les ouvriers. On fera entrer dans la châsse 550 marcs d'argent, à 20 marcs près en plus ou en moins.

Les deux maîtres s'engageront à exécuter pour le commencement du carême qui suivra la conclusion de l'accord, l'un des portails des faces latérales et une niche en ogive, avec leurs contre-forts et leurs chochetons, sans les statues : si le chapitre n'est pas satisfait de ce travail, il aura le droit de résilier le marché. Pour la mise en œuvre d'un marc d'argent pesant 15 sous et 4 deniers esterlings, les orfèvres auront 20 sous parisis. Ils devront faire l'œuvre « bien et loyalement. »

En analysant avec soin cette convention, on voit, ce qui n'étonne pas, que cette châsse devait être exécutée à Nivelles; quand une partie était achevée, elle devait être remise aux chanoines. D'un autre côté, il est évident aussi que Nicholon, l'orfèvre de Douai, a la part principale dans le travail. Il entreprend l'œuvre avec Jacquemon, orfèvre de Nivelles; mais c'est lui et le chapitre qui doivent décider quel est le nombre d'ouvriers nécessaires. Jacquemon est obligé de les lui fournir, avec la forge et tous les outils dont il a besoin; le nom de l'orfèvre de Douai est toujours placé avant celui de l'orfèvre de Nivelles; et, à la fin de la convention, nous le voyons apposer son sceau pour lui et pour Jacquemon, qu'il appelle son *compagnon*. L'un semble plutôt travailler, l'autre plutôt fournir ce qui est nécessaire. En dehors de cette convention, nous ne connaissons rien sur Jacquemon, l'orfèvre de Nivelles, ni sur Colars, l'orfèvre de Douai.

Nous tenons à faire remarquer que cette œuvre est française et douaisienne par son origine, non-seulement à cause de Colars, qui en fut le principal artisan, mais surtout à cause du moine d'Anchin, Jacquemon, qui en fit lui-même le modèle et en surveilla l'exécution. La châsse de sainte Gertrude peut donc nous donner une idée de l'art chrétien, tel qu'il était compris dans le nord de la France, dans le monastère d'Anchin, dans cette abbaye qui peut et doit être appelée une abbaye douaisienne.

L'exécution de ce grand travail d'orfèvrerie semble avoir demandé vingt-cinq à vingt-six ans. L'accord est daté de septembre 1272 et la translation des reliques dans la nouvelle châsse eut lieu le 31 mai 1298. Placés dès lors au dessus du maître-autel de la collégiale, dans cet habitacle magnifique, les ossements de sainte Gertrude furent toujours vénérés et entourés d'une pieuse sollicitude par les chanoinesses, par les fidèles du pays et par les pèlerins nombreux qui venaient des contrées les plus lointaines implorer l'assistance de la sainte. Ils furent épargnés par les

mercenaires du moyen-âge quand Nivelles tomba au pouvoir des troupes du comte de Flandre et des armées du duc de Saxe. Les Gueux, au xvi^e siècle, et les Impériaux, au xvii^e, mepacèrent en vain, à plusieurs reprises, ce précieux et sacré trésor, dont la conservation paraît miraculeuse à Ryckel, le pieux historien de sainte Gertrude.

Pour se faire une idée du respect avec lequel les chanoinesses conservaient les saintes reliques, il suffit de savoir que la reine régente d'Espagne leur ayant fait demander un fragment de ces ossements sacrés par l'intermédiaire du marquis de Caracena, gouverneur des Pays-Bas, elles répondirent par un refus formel dans l'assemblée capitulaire du 11 mai 1662.

En 1794, à l'approche des armées françaises, la châsse et les reliques furent transportées en Allemagne; elles furent conservées à Hambourg pendant plusieurs années. Un accord, passé le 27 germinal an xiii (18 avril 1805), il fut ramené dans l'antique collégiale, porté par quatre anciens chanoines de Sainte-Gertrude de Louvain, au milieu d'une foule immense accourue de toutes parts pour vénérer les restes sacrés de la protectrice de la cité et du pays. Les reliques ont été visitées de nouveau vers 1848 et trouvées intactes, comme le constate un procès-verbal dressé en présence du clergé et des autorités de Nivelles. Vers la même époque, quelques parties de la châsse ont été restaurées par M. Varigar, orfèvre de Bruxelles.


Voilà la description et l'histoire de la châsse de Nivelles. Avec ceux qui s'attachent surtout à la perfection du travail, nous admirons le fini de ces rosaces aux rayons nombreux, de ces trèfles et de ces galeries à jours délicatement évidés, de ces feuilles de chêne et de houx repoussées avec tant de hardiesse et d'habileté, de ces draperies d'argent imitant la souplesse des étoffes, et de ces clochetons aériens, ouvragés à l'aide du ciselet le plus fin et le plus patient. Mais ce qui attire plus particuliè-

rement notre attention, c'est l'expression donnée par les artistes aux saints et aux saintes qui peuplent les ogives de ce riche monument. Le moine d'Anchin, les orfèvres de Douai et de Nivelles étaient du ^{xiii}^e siècle; ils ont imprimé sur les traits de leurs personnages ce caractère pieux et élevé dont leur âge semble, mieux que tout autre, avoir compris et rendu la pureté. D'un autre côté, en étudiant les anges byzantins qui surmontent les clochetons des deux transepts, on se demande si ces artistes n'ont point pris à Constantinople, dans l'une des croisades, une idée de l'art chrétien de l'Orient. En admirant ces têtes si nobles du Père éternel et de la Vierge, on est tenté de croire que l'art antique, toujours si beau dans la forme, jetait encore, au ^{xiii}^e siècle, un dernier reflet dans le nord de la France; et, en contemplant les traits si vigoureusement individualisés du Christ souffrant, de saint Pierre et de saint Thomas, on se dit que ces orfèvres semblent avoir pressenti l'avenir de la grande école flamande primitive, et qu'ils sont les pères des Van Eyck, de Van der Weyden et de Memling. Cette châsse d'or et d'argent, ornée d'un nombre considérable de pierres précieuses, représente une somme énorme; mais cette valeur intrinsèque n'est rien, si on la compare au prix du travail artistique: devant ce chef-d'œuvre de l'orfèvrerie du moyen-âge, il faut répéter les paroles du poète latin : *Materiam superabat opus*.

La châsse de Nivelles a, en outre, le mérite assez rare d'être l'un de ces ouvrages du moyen-âge dont la date peut être fixée par les documents les plus authentiques; elle remonte à la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle, c'est-à-dire à la période la plus belle de l'art ogival. Elle n'est pas moins intéressante, si l'on considère le pays qu'habitaient le moine qui en donna le modèle et les orfèvres qui l'exécutèrent. Ces artistes étaient de la Flandre française, de cette contrée si féconde en sculpteurs, en peintres, en orfèvres, en architectes, qui semblent avoir eu la mission, trop peu com-

prise jusqu'aujourd'hui, de faire connaître l'art flamand à Paris et l'art français à Bruxelles, à Bruges et à Anvers. Le moine et l'un des orfèvres étaient de Douai, de cette ville qui a produit une école artistique aussi trop peu connue jusqu'aujourd'hui, qui est la patrie du peintre Jean Bellegambe et du sculpteur Jean de Bologne.

Des sentiments d'une nature toute différente se sont éveillés plus d'une fois en nos cœurs, durant nos fréquents pèlerinages auprès de la chässe de sainte Gertrude. Il n'était possible de l'étudier qu'aux heures où l'église était presque déserte. Le silence le plus profond régnait dans l'antique collégiale; quelques femmes pieuses priaient seules dans la nef, après avoir allumé des cierges en l'honneur de la sainte. Souvent, laissant là pour un instant la plume et le crayon, nous nous rappelions les temps où la chässe était entourée de nombreux candélabres, où son or et ses pierreries étincelaient de l'éclat des lumières, où les stalles du chœur étaient remplies de nobles chanoinesses portant l'hermine et chantant nuit et jour les louanges du Seigneur, où une foule de pèlerins se pressaient dans la vaste enceinte et inclinaient leurs fronts et leurs cœurs devant la protectrice de Nivelles et du pays. Cette splendeur et ce mouvement du passé, cette solitude et cette obscurité du présent, nous faisaient paraître encore plus beaux et plus vénérables ces ossements sacrés et le chef-d'œuvre des artistes du moyen-âge; et nous ne quittons jamais l'église sans nous agenouiller quelques instants, sans jeter un dernier regard de respect et d'admiration sur la chässe qui renferme les reliques de sainte Gertrude.



L'HOPITAL DE NIVELLES.

Gertrude fit construire ensuite (*) au fond du val
Non loin du monastère, un superbe hôpital.
C'est là qu'elle régnait en douce souveraine,
Et que sa charité soulageait toute peine.

Oui, ses seuls courtisans étaient les malheureux;
Elle avait pour sujets les pauvres, les lépreux;
Et tous avec amour bénissaient son empire.
Un mot de pitié tendre, un regard, un sourire,
Un bienfait gracieux, des soins intelligents
Accordés par la vierge à tant de pauvres gens,
Faisaient presque oublier leur cuisante souffrance.
Gertrude était pour eux l'Ange de l'espérance.

Jamais rien n'ébranla son courage viril;
Elle affronta cent fois l'horreur et le péril.
Puisant dans la prière une force invincible,
Elle goûtait en tout une joie indicible.
Combien de fois sa main ensevelit les morts!
Avec quelle ferveur elle disait alors :
« Jésus, fais que leur âme envolée à cette heure,
« Sur l'aile de l'amour arrive à ta demeure! »

(*) L'auteur avait d'abord décrit l'*Orphelinat de Gertrude*.

En faisant un emprunt au délicieux petit volume qui a paru l'an dernier sous ce titre : LA PERLE DE NIVELLES, nous avons voulu payer un tribut de reconnaissance au pieux poète qui a célébré la sainte Patronne de notre ville avec des accents si pleins de foi, si fortement empreints de cette douce émotion qu'inspirent les vertus de Gertrude, et particulièrement sa piété et sa charité. (Note de l'éditeur.)

Désormais tout entière à ce nouveau devoir ,
A ces infortunés elle parle d'espoir.
Tantôt elle console et tantôt elle exhorte ;
Combien sa tendre voix les ravit , les transporte !
Gertrude leur apprend à supporter leur mal
Avec un cœur pieux , un cœur toujours égal.
Sous la main qui les frappe ils inclinent la tête :
« Que de Dieu , disent-ils , la volonté soit faite !
« Oui , s'il nous ôte un bien qu'il nous donna jadis ,
« Que son Nom soit loué , demeurons-lui soumis. »
Jésus récompensa son héroïque fille
Par ces faits merveilleux où sa puissance brille ;
Elle s'était donnée au Sauveur par amour ,
Le Sauveur lui donna sa puissance en retour.

En effet , bien souvent , — l'Église nous l'affirme , —
Son seul toucher guérit le malade et l'infirme ;
Mais préférant cacher sa vie à tous les yeux ,
Elle ne disait rien de ces faits merveilleux.

L'oubli pourtant n'a point englouti cette gloire ,
Nivelle en conserva la touchante mémoire ;
Et la tradition des siècles révolus
Garde le souvenir de ses rares vertus.

Aug. DAUFRESNE DE LA CHEVALERIE.

Ayant fait examiner l'ouvrage intitulé : VIE ET
MIRACLES DE S^{te} GERTRUDE , par M. l'abbé **** ,
nous en permettons volontiers l'impression.

Malines , le 25 Septembre 1868.

J.-B. LAUWERS , V^{re} G^l.

ERRATA.

Page 30 , 2^{me} ligne de la note , au lieu de *frère* , lisez *filz*.

» 33 , 1^{re} id. id. , id. *sainte* , » *si*.

» 37 , 2^{me} id. id. , id. *Sarius* , » *Surius*.

» » 10^{me} id. id. , après le mot *dimanche* ,
ajoutez : *de l'octave*.

En outre , la Préface du Traducteur doit précéder
l'Introduction.

